

C'est la Céleste de Marcel Proust

LES 26 et 27 juin aura lieu, à Cabourg, le Festival Romantique avec la remise du dixième prix Marcel Proust (fondé par Bruno Coquatrix).

Ne pas s'étonner qu'ait lieu, à cette occasion, la première d'un film qui fut présenté au Marché du Film en marge du Festival de Cannes : « Céleste », précédé d'un court-métrage de Gonzague Saint-Bris « A la recherche de la jalousie ».

D'après le livre « Monsieur Proust », de Céleste Albaret, qui fut sa fidèle gouvernante dans les dernières neuf années, « Céleste » a été réalisé par le metteur en scène allemand Percy Adlon avec une grande admiration et un souci pointilleux de la reconstitution. Il fait respirer à ses deux héros, l'écrivain à bout de souffle mais non d'inspiration, et la brave Céleste qui soigne l'asthme du maître le mieux qu'elle peut, l'air raréfié d'un appartement étouffant...

Remarquable, l'interprétation de Jurgen Arndt et surtout d'Eva Mattes. Quelle actrice... Comme elle sait à merveille faire vivre Céleste avec sa naïveté de la campagne, son intelligence prodigieusement intuitive et son émerveillement devant le génie...

Le film, émouvant, donnant sur Proust un regard précis et aimant, mérite une carrière dans un de ces cinémas d'art et d'essai qui recueillent les rares perles semées au milieu de la « meule de foin » qu'est la production cinématographique.

Jacqueline CARTIER



Eva Mattes avec le chapeau et les gants de fil de Céleste, la servante de l'écrivain Marcel Proust.

Le film de la semaine

Journal d'une femme de chambre

«Céleste»
de Percy Adlon

PAR MICHEL BOUJUT

COINCE entre les mam-mouths hebdomadaires de la production surgelée, voilà un « petit » film qu'il faut tout faire pour sauver de l'écrasement. Question de goût et d'éthique.

Céleste, premier long métrage du cinéaste allemand Percy Adlon, n'emprunte pas les chemins les plus fréquentés. Pour nous faire entrer, avec infiniment de modestie, dans l'univers de Marcel Proust - car c'est bien de cela qu'il s'agit - Adlon a choisi l'approche la plus juste et la plus familière qui soit : le regard de Céleste Albarret. Celle qui fut, huit années durant, la fidèle, l'attentive, la dévouée Céleste, gouvernante, femme de chambre, vestale de l'écrivain. Le cinéaste évite, ce faisant, les grandes orgues inhérentes à ce genre d'entreprise.

Restreignant son propos dans le temps (les deux dernières années de la vie de Proust) comme dans l'espace (son appartement parisien). Il nous fait entrer dans l'intimité quotidienne d'un grand malade qui ne quitte plus guère le lit et doit se battre contre le temps (qu'il se sait mesuré) pour mener à bien son entreprise romanesque. Mais le fil est d'abord un portrait de Céleste. Le cinéaste filme Céleste qui, elle-même regarde, « filme » pourrait-on dire, Proust. Adlon a puisé pour cela à la meilleure source, le livre des souvenirs de Céleste Albarret recueillis cinquante ans après par Georges Belmont, *Monsieur Proust*. Ce

livre, il l'a découpé en séquences visuelles, en tableaux sobrement significatifs qui reconstituent une relation humaine en même temps qu'une des grandes aventures de la création littéraire. Pas moins !

En passant, il fait mentir la formule selon laquelle il n'y aurait pas de grands hommes pour leurs serviteurs. Proust, qu'elle a « aimé, subi et savouré », ainsi qu'elle le dit simplement, reste le grand homme de Céleste, celui qui a illuminé sa vie, celui à qui elle s'est donnée, comme peu de femmes se donnent à un homme. Céleste - et ce n'est nullement contingent - nous venge aussi du *Swann* en figures de cire de Schlöndorff. Et le rend à son néant de produit international, sans passion ni sincérité.

Dans sa cuisine, Céleste, assise sur une chaise, mains croisées, attend. Entre la bouilloire qui bout et la pendule qui moud les heures. Elle attend le coup de sonnette impérieux par lequel Monsieur lui fera savoir qu'il a besoin d'elle. Lorsque retentira, tout à l'heure, la sonnette, avec l'économie et la minutie des gestes qui caractérisent les rituels immuables, elle préparera le café au lait de son maître, avec l'eau frissonnante sur le filtre, et le lui apportera sur un plateau. Marchera sans bruit jusqu'à sa chambre, après avoir traversé un salon « condamné » dont les meubles sont recouverts de housses. Fantômes de meubles dans cet appartement où vivent, côte à côte, deux reclus, deux « conspirateurs ». Deux fantômes.

Spectre diaphane dans sa chemise de nuit amidonnée, Marcel Proust a un petit geste complice de la main pour saluer

sa « chère Céleste ». Autour de lui, éparses sur les draps, sa production des dernières heures, feuillets noircis fiévreusement, indéfiniment raturés, et comme rapiécés dans le souci constant de la perfection. Un à un, Céleste les recueille pieusement pour les réunir en une brassée triomphante. Revenue à sa cuisine - seule ou avec l'aide de son mari Odilon, par ailleurs chauffeur de Proust - elle assemble bout à bout le manuscrit, collant et pliant avec jubilation une longue suite de feuilles qui finiront par composer une sorte de guirlande qu'elle apportera, ensuite, fièrement au maître dont la gratitude lui est acquise. Exercice qui n'est pas sans rappeler le travail du montage cinématographique. Papier ou pellicule, pas de création sans montage. Pas de montage sans amour...

Eva «Céleste» Mattes

Si Marcel Proust est interprété, fort correctement, par l'acteur Jurgen Arndt, c'est bien sûr Eva Mattes qui triomphe ici en Céleste. Admirable interprétation, au-delà de tout mimétisme ou de toute ressemblance. Elle a su en effet retrouver cette simplicité du cœur, cette candeur du regard, cette bonté rayonnante et bourruée sans lesquelles le film de Percy Adlon ne serait pas ce qu'il est. Eva Mattes déjà remarquée dans *les Larmes amères de Petra von Kant*, de Fassbinder, dans *Allemagne mère blafarde*, de Helma Sanders, et dans le *Woyzeck* de Werner Herzog, s'impose donc comme l'une des deux ou trois plus grandes comédiennes allemandes d'aujourd'hui.

Et l'attente reprend pour Céleste jusqu'au prochain coup de sonnette. Celui, peut-être, de Monsieur que secoue une terrible crise d'asthme et qui étouffe. Elle accourra alors avec son petit attirail de secouriste : feuilles d'eucalyptus séchées dont la fumée, en brûlant, dégagera les bronches du malade. Plus tard, de nouveau assise dans sa cuisine, dans la plénitude de son attente et la gravité sereine du sacrifice consenti, Céleste parle face à la caméra, comme pour une interview imaginaire : « Monsieur ne se nourrit plus depuis six mois... »

Proust intime

Confidences feutrées et naïves d'une fille de la campagne qui rêve aux prairies de son enfance, aux murs de pierres sèches de son village auvergnat... Les gros plans sur le visage lumineux de Céleste ne sont jamais fortuits : ils marquent la première personne, le « je » de la narratrice - elle, l'humble servante, la Dentellière de Vermeer, qui nous dit ceci, qui marque bien la spécificité de son rapport avec son maître, vieil enfant exigeant et capricieux : « Tantôt je me croyais sa mère, tantôt son enfant. » Car, entre eux, sous le règlement et le cérémonial, existent de vrais sentiments, une forme d'amour, une complicité insolite, une intimité balbutiante. Et c'est cela même qui rend le face à face, entre le dandy alité et souffrant et la fille robuste et vaillante, tellement bouleversant.

Aussi différents soient-ils, tous deux sont, à leur manière, des perfectionnistes, des êtres de lumière, en quête d'absolu. Elle

ne vit que pour lui. Il ne vit que pour son œuvre. On ne peut être plus radical dans un cas comme dans l'autre.

Parfois, Céleste aide Proust à redevenir, le temps d'une soirée, le mondain qu'il fut. Toilette, habillage, essoufflement... L'écrivain ne sort pas pour son plaisir, mais seulement pour vérifier d'infimes détails qui lui sont nécessaires pour nourrir sa *Recherche*. « Avez-vous bien butiné, Monsieur ? » l'interroge Céleste lorsqu'il rentre. Et il lui raconte sa soirée, mime pour elle le comportement des invités. Il joue et elle entre avec bonheur dans son jeu. Sous les rires, pourtant, c'est déjà tel ou tel chapitre de ses livres que l'on entend tout haut parler Marcel.

Outre l'agonie (peut-être la seule scène un peu convenue du film, mais comment faire autrement ?), une séquence se hausse au niveau de l'émotion esthétique la plus pure. Celle où Proust fait venir chez lui les membres d'un quatuor à cordes afin qu'ils interprètent tel passage mystérieux d'une composition écrite par César Franck, peu avant sa mort. On y assiste, en effet, rien moins qu'au processus de la création. Écoutant intensément la musique, Proust semble déjà ordonner dans sa tête les phrases qu'elle lui inspire. Comme si musique et écriture ne faisaient plus qu'un... sous l'œil de la caméra.

Voilà bien un film comme il en est peu sur l'amour et le travail. L'amour du travail, et le travail de l'amour, comme dirait Godard.

Les souvenirs de Céleste Albaret

La gloire est pavée de méchantes critiques

C'était il y a dix ans. A l'automne 1973, très exactement. Sous le titre *Monsieur Proust* paraissaient, aux éditions Laffont, les souvenirs, recueillis et mis en forme par Georges Belmont, de Céleste Albaret, la gouvernante fidèle et loyale de l'auteur de *la Recherche*, jusqu'à sa mort en 1922. « Ce sont vos belles petites mains, lui disait Proust, qui

me fermeront les yeux. » Pendant cinquante ans, Céleste, tête, avait tout refusé : interviews, portraits, indiscretions. Mais à quatre-vingt-deux ans, la vieille dame croyait, à tort, sa fin proche et décidait de passer soudain aux aveux, n'eût-ce été que pour clouer le bec, affirmait-elle, aux fabricants de « fables proustiennes ». La fameuse chambre tapissée de liège, le sanctuaire mythique du romancier, tout cela nous était présenté et illustré par ce guide fort ému.

Aussitôt, la presse sort ses armes, sinon contre Mme Céleste, du moins contre l'opération éditoriale. Dans *l'Express*, Angelo Rinaldi s'insurge contre des « papotages domestiques » tenus par une femme « au cœur simple » n'ayant jamais lu Proust, incapable de restituer le « génie » de l'écrivain. Dans *le Figaro*, Claude Mauriac juge ce livre « frappé de stérilité » et avoue ne pas toujours discerner chez Céleste la mémoire véritable des éléments appris chez d'autres. Dans *le Monde*, Jacques Bersani affirme que le ton naturel de Céleste n'a pas résisté « à la réécriture, inodore, incolore, et sans saveur à laquelle les mœurs éditoriales de notre temps l'ont soumis ».

Ce n'est plus une gouvernante qui témoigne, c'est une femme de chambre qu'on forcerait à un interrogatoire musclé et qui sortirait du placard, contre son gré, caleçons, tasses à café, et photographies. Il ne reste plus aux *Nouvelles littéraires* de cette année-là qu'à remercier Céleste Albaret, non pas d'avoir répondu aux questions de Belmont, mais d'avoir « entouré autrefois Marcel Proust d'une sollicitude si alerte et si tendre ». Maigre butin, s'il en fut.

Stupéfait par un tel tir groupé, l'éditeur Robert Laffont, contrairement à ses habitudes, prend alors la plume : il démontre, titres universitaires à l'appui, la haute tenue intellectuelle de Georges Belmont, il s'en prend aux critiques « à la mentalité de pion », et il termine par un lyrisme « depuis quand les bonnes n'ont-elles pas le droit d'avoir un jugement ? » — qui, soit dit en passant, dut créer bien des troubles domestiques rue du Faubourg Saint-Honoré.

Reste l'aspect commercial de « l'affaire Céleste » : le public se jette immédiatement sur le livre, la douce servante est assaillie de lettres reconnaissantes, et elle entame, à sa façon, des années de gloire. Invitée à déjeuner par les Renaudot, lauréate, mais oui,

du Grand prix Vérité présidé par l'académicien français André Chamson, elle reçoit en 1981, des mains du ministre de la Culture Jean-Philippe Lecat, les insignes de commandeur des Arts et Lettres sous les lambris de l'Hôtel de *Jours de France*. Dame, il ne manquait plus qu'un film pour couronner cette aventure.

Céleste a maintenant quatre-vingt-treize ans, et j'espère qu'à Montfort-L'Amaury, où elle habite, il existe une belle salle de cinéma.

Jérôme GARCIN

Percy Adlon, le réalisateur :

« Mon maître, c'est la musique »

Percy Adlon, le réalisateur de *Céleste*, est journaliste à la radio allemande depuis une dizaine d'années. Il y parle essentiellement de littérature. Pour écrire son scénario, Adlon s'est installé à Paris, pendant trois mois. Il est aussi allé voir la maison de Céleste Albaret, en Lozère. Quant à elle, il n'a pas souhaité la rencontrer.

« J'étais intimidé. J'avais peur de la blesser ; et puis elle m'aurait dit : de quel droit ce film et en quelle langue ? Pourtant, c'est sur elle que je me suis concentré lorsque j'écrivais. C'est ce qui m'a permis de ne pas me laisser impressionner par lui. Ce qui m'intéresse, ce sont les choses naturelles. Montrer le mouvement qui n'est pas pollué par l'art ou la civilisation. Pour moi, d'un côté il y a la littérature et l'art, de l'autre le

documentaire sur les gens normaux. L'histoire de Céleste Albaret m'a permis de relier les deux et de faire, à mon tour, œuvre de créateur. Le talent particulier de Céleste, c'est de savoir que quelque chose d'important se passe. Elle n'est pas elle-même intéressée par l'art et la littérature mais par la vie et le mouvement.

Moi, j'ai trente-neuf ans et, lorsque je tournais ce film, je n'avais qu'une peur : ne jamais retrouver une telle histoire. N'avoir plus rien à dire après celle-ci. Le sujet d'un film vous prend comme une grippe ; pas comme un processus intellectuel. Une grippe avec ses couleurs, ses temps, ses rythmes, sa musique. Mon école véritable, ce ne sont pas les films, c'est la musique et la promenade en montagne. Lorsqu'on attend l'orage, c'est la même chose que lorsque Céleste attend que Marcel Proust sonne. Mais mon vrai maître, c'est la musique parce qu'elle n'appartient pas au domaine psychologique. Lorsque j'écoute un quatuor à cordes de Beethoven, je sais que c'est exactement la sorte de musique qu'il a écrite pour lui-même, avec son cœur et ses nerfs. La musique d'un film, ce sont ses lumières et ses ombres.

Un ami qui assistait au tournage m'a dit que je ne dirigeais pas à la manière d'un metteur en scène, mais d'un chef d'orchestre. Lorsque j'écrivais le scénario, j'écoutais sans arrêt le scherzo du quatuor à cordes de César Franck. Il y a là-dedans un rythme essoufflé que j'ai utilisé au début du film. Proust tousse et on entend ce mouvement puis le bruit de l'horloge qui ponctue l'attente de Céleste. Lorsqu'il a son attaque d'asthme, le tic tac de l'horloge remplace la musique. L'horloge est comme le son du cœur : vous êtes à l'intérieur du corps de l'autre ; la musique n'est plus nécessaire alors. Au point culminant du film, la musique entre à son tour dans la pièce. C'est le quatuor qui vient jouer chez Proust et c'est la première, l'unique fois où on le verra au travail...

Une dernière chose à propos de musique : dans le quatuor de Franck, j'ai découvert une petite phrase qui ressemble à un moment de l'ouverture de *Tristan*. Et puis j'ai relu Proust et j'ai vu que, dans la sonate de Vinteuil, la petite phrase ressemblait à celle de l'ouverture de *Tristan*. Ça m'a rendu heureux. »

Propos recueillis par Monique GEHLER



Percy Adlon, un cinéaste heureux.